

Les Rochefort

*

Du même auteur chez À vue d'œil :

Le Goût du soleil – 2 volumes

L'Enfant rebelle – 2 volumes

La Promesse à Élise – 2 volumes

Christian Laborie

Les Rochefort

Volume 1



© Presses de la Cité, un département de Place des
éditeurs, 2014.

© À vue d'œil, 2014.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0264-5

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Avertissement

Ce roman étant une fiction, l'auteur a pris quelques libertés avec la géographie, certains événements et les quelques personnages historiques qu'il a mis en scène.

Les origines de la toile denim, une serge qui a donné naissance au tissu dans lequel sont confectionnés les jeans d'aujourd'hui, sont encore parfois controversées. L'auteur a pris le parti qui est le plus affirmé : l'origine nîmoise. Ses personnages de fiction jouent dans le roman un rôle totalement imaginaire et ne pourraient être comparés à des personnes ayant réellement existé.

GÉNÉALOGIE DES ROCHEFORT

FAMILLE ROCHEFORT

Charles -Honoré Rochefort
(1825-1875)

marié à Hortense de Hautefeuille (1828-1878)

Anselme (1850-1924)

— épouse en 1879 : Eléonore Letellier (1858-1881)

Catherine (fille naturelle : 1879-1898)

— épouse en 1884 : Elisabeth Langlade (1859)

Jean Christophe
(1885)

Elodie
(1887)

Sébastien
(1894)

Faustine
(1898)

épouse en 1909

épouse en 1930

Ruben (1913)

Rose(1922)

Pierre
(1911)

Thibaud et Alix
(1912)

ET DES ROUVIÈRE

FAMILLE ROUVIÈRE

Donatien (1865)

épouse en 1890 : Constance Duchêne (1870)

Louise
(1891)

épouse en 1909

Julie
(1895)

Aline
(1900)

adoptent
en 1905

Vincent Janvier
(1898)
épouse en 1930

Lucie
(1925)

PROLOGUE

*L'homme en noir**Nîmes, janvier 1898*

La nuit était sombre, l'air glacial, les bruits absorbés par l'obscurité. Nîmes plongeait au cœur de l'hiver, d'un hiver comme il s'en abat rarement au cours d'une décennie. Pourtant, la neige n'avait toujours pas recouvert les pavés de ses rues étroites et de ses grands boulevards. Le mistral balayait tout sur son passage et nettoyait les venelles de leurs relents nauséabonds qui empestaient les bas quartiers.

Les arènes semblaient cristallisées dans la lueur blafarde de la lune, tandis que les clochers des églises se hérissaient, telles des croix gigantesques, dans le ciel ténébreux d'un univers pétrifié.

La ville était déserte, noyée dans un silence sépulcral. Seuls les chats noctambules, de leur pas gracile, osaient s'aventurer sous la lumière des réverbères. Leurs miaulements lugubres se

perdaient dans les soupiraux où ils trouvaient refuge. Parfois, une ombre furtive rasait les murs et disparaissait dans une alcôve mystérieuse. Une autre en sortait et s'évanouissait à son tour dans le dédale des ruelles. Même les maisons closes ne donnaient aucun signe de vie. Les belles de nuit accueillait dans la plus parfaite discrétion les maris volages, les hommes de passage ou les militaires en permission d'un soir.

Nichée entre ses collines, à l'instar de sa grande sœur romaine, la cité d'Auguste gardait jalousement ses secrets scellés dans les murs épais de ses vestiges antiques. Sa bourgeoisie, riche d'un passé glorieux, en avait fait une place industrielle et commerciale rayonnante. Maintes dynasties s'y étaient constituées, s'illustrant dans la finance, le textile ou le commerce du vin. Aussi les demeures cossues étaient-elles nombreuses, refermées sur elles-mêmes dans une modestie apparente que plusieurs siècles de protestantisme avaient su imposer.

Provenant de la gare ferroviaire, une calèche, tout à coup, rompit le silence de la nuit. Les

sabots ferrés de l'attelage martelaient les pavés humides. Leur claquement résonnait étrangement entre les murs des maisons endormies. Les roues cerclées de métal crissaient sur leurs moyeux comme le tranchant d'une lame sur la meule. La voiture, toute bâchée de cuir noir, s'engagea sur l'avenue Feuchères en direction de l'esplanade, contourna les arènes et remonta le boulevard Victor-Hugo. Parvenue à une centaine de mètres de la Maison carrée, elle s'immobilisa sur le bord de la chaussée. Au bout de quelques secondes, un homme en noir, habit de domestique et chapeau haut de forme, en descendit lestement, attacha la bride de son cheval à un garde-corps, alla frapper à la porte de service d'un hôtel particulier qui avait pignon sur rue. Personne ne vint ouvrir. L'homme cogna une seconde fois à l'aide du marteau de bronze, sans montrer le moindre signe d'impatience.

Le bruit du heurtoir éveilla l'attention du locataire de la maison d'en face, un vieil insomniaque pour qui la nuit était une mauvaise compagne. Curieux, ce dernier s'approcha de sa fenêtre, un chandelier à la main, et n'eut que

le temps de voir l'homme en noir disparaître dans la riche demeure.

« Qu'est-ce que c'est ? maugréa sa femme, tirée brutalement de son profond sommeil.

— C'est rien. Rendors-toi ! Une voiture s'est arrêtée en bas, sous nos fenêtres.

— Et alors ?

— Alors, rien ! Un homme bizarre en est sorti. Je n'ai pas vu qui c'est. Il a disparu.

— Reviens donc te coucher. »

Quelques minutes plus tard, l'homme en noir réapparut. Il portait un gros paquet dans les bras, dissimulé sous un drap sombre. Il le déposa avec précaution sur le siège de sa calèche, détacha la bride du cheval et s'installa à sa place. Puis, d'un léger claquement de fouet, il ordonna à l'animal de se mettre en marche.

La voiture contourna la ville par les extérieurs au petit trot, comme pour éviter de réveiller les âmes endormies. Elle s'engagea sur la route d'Arles. Alors seulement, le cocher fouetta son cheval à trois reprises pour lui intimer l'ordre de prendre le galop. Les naseaux fumants dans l'air glacial, la bête obéit sans rechigner et s'élança dans les ténèbres.

Derrière les murs de leur couvent, les sœurs de la Charité s'apprêtaient à célébrer les matines. Trois coups sonnèrent au clocheton de leur chapelle pour les rappeler à leur premier devoir de la journée. Dans le plus grand silence, chacune d'elles sortit de sa cellule et, empruntant le déambulatoire du cloître, mains jointes, tête baissée, esprit recueilli, se joignit aux autres pour se rendre à l'office.

Sœur Angèle, la mère supérieure, comptait toujours ses ouailles pour s'assurer qu'aucune d'elles n'errait encore dans les bras de Morphée. Elles étaient peu nombreuses, mais c'était plus fort qu'elle, il fallait qu'elle vérifie, comme elle vérifiait chaque matin le nombre des enfants de l'orphelinat qu'elle dirigeait d'une poigne de fer au sein de son établissement.

La chapelle du couvent donnait sur le monde extérieur par un vestibule sans fenêtre, fermé par une petite porte munie d'une grille ouvragée, un guichet pour les visites. Sœur Angèle en gardait précieusement le trousseau de clés sur elle, comme elle aurait gardé les clés du paradis.

À ceci près que, à ses yeux inquisiteurs, cette porte ne donnait pas sur le paradis, mais sur l'univers des tentations, des convoitises, celui de tous les péchés, en un mot celui de Satan.

Au reste, aucune de ses semblables ne sortait de l'enceinte du couvent où toutes, sauf les novices, avaient prononcé leurs vœux – pour les plus âgées, sous la monarchie de Juillet, plus d'un demi-siècle auparavant.

Une deuxième porte intérieure s'ouvrait dans le vestibule. Elle donnait accès à un large corridor en légère déclivité, plongé dans l'obscurité totale et aux murs duquel des rangées de patères étaient fixées comme des crochets de boucher. L'odeur d'encens et de bougie éteinte qui s'élevait de la chapelle s'y répandait après chaque office et s'était instillée dans les boiseries, imprégnant les murs et le plafond. Sœur Angèle voyait là un bain purificateur pour les petites âmes qui en franchissaient le seuil pour la première fois après lui avoir été confiées. Au fond du couloir, une ultime porte s'ouvrait sur un autre monde, celui de la rédemption des êtres mal nés qui commençaient leur triste existence sur terre